

La Direction

::: Par Marcel Rafie

De manière générale, nos rapports avec la direction ont toujours été marqués par la déférence et la collaboration. Nous jouissons d'un local avec téléphone. Nous bénéficions indéfiniment de l'utilisation du courriel UQAM. Le Service de l'audiovisuel nous assure de son indéfectible soutien pour nos réunions à distance. Les mises à jour de notre protocole d'entente ont été conduites sans encombre. En y mettant le temps des fois, plus rondement d'autres fois, comme lorsqu'il s'est agi de régler un urgent problème touchant aux maîtres de langues. L'ancien recteur M. Robert Proulx a tenu à nous associer à la consultation en vue de l'élaboration de son Plan stratégique 2015-2019. Il est même venu rencontrer le CA pour nous en faire l'invitation. Nombre de nos collègues ont répondu à son appel. Ce climat de bonne entente prévaut toujours depuis l'accession au rectorat en début d'année de Mme Magda Fusaro. Avec cependant, comme de raison, une tonalité nouvelle correspondant à la personnalité de la rectrice, marquée par une disposition manifeste, un empressement à l'accueil. Elle a tenu à nous rencontrer. Le vice-président Michel Tousignant et moi avons répondu à son invitation le 19 avril. Nous avons relevé son intérêt pour nos activités, son sens de l'écoute et son ouverture d'esprit. Les lecteurs du bulletin savent déjà qu'elle a accepté que Mme Josée Dumoulin, directrice du Service du personnel enseignant, qui avait été d'un précieux concours lors du renouvellement du protocole à l'été 2017, soit notre interlocutrice du côté de la direction. Qu'elle a elle-même engagé l'échange de vues sur la possibilité d'offrir aux professeures et professeurs retraités des cours à des coûts peu élevés. Enfin, qu'elle donnait ordre aux Services financiers, suite à notre demande, de reporter au 30 novembre la fermeture des comptes C, prévue le 31 mai. Considération importante, Mme Fusaro a tenu à conférer à cette dernière intervention une assise contractuelle sous la forme d'une lettre d'entente entre l'UQAM et l'APR-UQAM, reconnaissant pleinement ainsi notre association comme l'interlocuteur officiel dans les prises de décision pour l'ensemble des professeures et professeurs retraités (on trouvera plus bas cette lettre d'entente). Notre collaboration prendra une forme inédite à l'occasion des célébrations du cinquantenaire de l'UQAM : on envisage de part et d'autre l'édition d'un recueil des articles parus dans notre bulletin relatant la création et le développement d'une dizaine de départements et programmes d'étude.

75

Septembre 2018

sommaire

La direction <i>Marcel Rafie</i>	1
Comptes C, suite et fin : Entente	2
Origines et développement des sciences biologiques à l'UQAM (1969-1977) (Partie 2) <i>Luc Desnoyers et Claude Hamel</i>	4
L'exposition Reines d'Égypte <i>Michel Tousignant</i>	11
Reines d'Égypte: Impressions et réflexions <i>Pascale Rousseau</i>	11
Visite de Maisonneuve <i>Louis Rousseau</i>	15
Vieillesse et solitude <i>Michel Tousignant</i>	16
Activités de l'automne 2018 <i>Calvin Veltman</i>	17
Hommages à Robert Lahaise, Samuel Pereg, Marquita Riel et André Hade	19



Comptes C, suite et fin :

Entente

entre

**Association des professeurs, professeures retraités
de l'Université du Québec à Montréal**, désignée « APR-UQAM »;

et

Université du Québec à Montréal, désignée « UQAM »;

**OBJET : Gestion des fonds C pour les professeures et professeurs
retraités
Report de la date de fermeture des fonds**

ATTENDU la directive de l'UQAM relative à la gestion de la réserve de crédits d'enseignement, de la dette, du Fonds de recherche ou création (Fonds C) et du Fonds de bourses étudiantes (Fonds C-Bourse) par les professeures régulières et professeurs réguliers ainsi que les professeures retraitées et professeurs retraités, version janvier 2017;

ATTENDU que les fonds C de tous les professeures et professeurs ayant pris leur retraite avant janvier 2014 ont été fermés, sauf pour ceux ayant utilisé leur fonds en 2014-2015, 2015-2016 ou 2016-2017, ces derniers ayant reçu une lettre en décembre 2016 du Service du personnel enseignant leur indiquant la fermeture de leur fonds C et fonds C-bourse au 31 mai 2017;

ATTENDU que la direction de l'UQAM a accepté, suite à la demande de l'APR-UQAM, de reporter la fermeture du fonds C et fonds C-bourse pour ces mêmes professeures, professeurs au 31 mai 2018;

ATTENDU la nouvelle demande de l'APR-UQAM de reporter cette date du 31 mai 2018 et les discussions entre les parties;

D'UN COMMUN ACCORD, LES PARTIES CONVIENNENT DE CE QUI SUIT :

1. Le préambule fait partie des présentes;

2. L'UQAM accepte la demande de l'APR-UQAM de reporter au 30 novembre 2018 la fermeture du fonds C des professeures et professeurs à la retraite concernés par les présentes;
3. Ces professeures et professeurs à la retraite recevront un courriel de la part des Services financiers leur indiquant la nouvelle date de fermeture de leur fonds C et fonds C-bourse.

EN FOI DE QUOI, LES PARTIES ONT SIGNÉ À MONTRÉAL CE 17^e JOUR
DU MOIS DE juillet 2018.

POUR L'UQAM



André Dorion, vice-recteur à l'Administration et aux finances

POUR L'APR-UQAM



Marcel Rafie, président



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2018-2019

Président	Marcel Rafie <i>rafie.marcel@uqam.ca</i>
Vice-président	Calvin Veltman
Secrétaire	Marcel Samson
Trésorier	Claude Laferrière
Registraire	Yvon Pépin
Conseillère	Anne Rochette
Conseiller	Patrick Béron
Observatrice	Monique Lemieux (<i>Projet solidarité</i>)
Observateur	Gilles Gauthier (<i>webmestre</i>)
Observateur	Michel Tousignant (repr. ARUCC-CURAC)

Production

Adresse postale

Secrétariat
sans permanence

Téléphone

Site Web

Monique Lemieux
Denis Dumas
Créativa Design

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

(*aucun employé sur place*)
Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

514-987-3605 (répondeur seulement)

<http://www.apr-uqam.org>

Bulletin Pour la suite du monde

Directeur intérim	Marcel Rafie
Correction-révision	Anne Rochette (responsable)

Origines et développement des sciences biologiques à l'UQAM (1969-1977) (Partie 2)

::: Par Luc Desnoyers et Claude Hamel

La double structure module-département

Il est bon de rappeler que, lors de la mise en place de l'UQ en 1969, on a introduit une nouveauté par rapport aux autres universités en place. On a remplacé les facultés par une double-structure composée de départements et de modules. L'étudiant admis à l'université s'inscrivait dans un programme géré par un module. Le module était sous la responsabilité d'un directeur aidé par un conseil composé d'un nombre donné de professeurs dont le directeur, d'un nombre égal d'étudiants, ainsi que de « représentants socio-économiques » issus de l'extérieur de l'université, habituellement un ou deux. C'est donc le module qui avait la responsabilité de la mise en place des programmes, de leur modification et de leur évaluation. Le premier membre de l'extérieur au Module de biologie fut l'ingénieur forestier Henri Leblanc, qui fut chargé de cours lors de la première session d'été et responsable de l'organisation de deux courts stages de botanique dans un boisé d'une entreprise forestière à Harrington.

Le premier directeur du Module de biologie a été Roger Moussali qui fut remplacé de façon intérimaire l'année suivante par Serge Boileau. Claude Hamel assurera ensuite la relève pour les quatre années suivantes. Huguette Viau a été la première secrétaire du module, poste qu'elle occupa pendant plusieurs années. Son travail était plus un travail d'adjointe administrative qu'autre chose. Quand le nombre d'inscriptions monta en flèche, un poste de coordinatrice fut créé et Michèle Durant en a été la première titulaire.

Évolution de la programmation

Le programme de premier cycle en biologie s'est d'abord développé de façon assez chaotique. Le Module n'était pas fonctionnel en 1969 et le Département assurait la planification (le mot est sans doute trop fort...) de la programmation. Celle-ci fut donc marquée au début par le programme du Sainte-Marie et les champs d'activité des professeurs en place. Le département entrevoyait la possibilité d'une option en zoologie, éventuellement en botanique, mais, sur

décision de la Commission des études, l'annuaire 1969-1970 n'a décrit qu'un seul programme de B.Sc. en biologie, avec pour seule option la physiologie et un programme de majeure avec des mineures en sciences de l'éducation et en géologie. Un tronc commun à tous les programmes comportait 13 cours siglés BIO; l'option physiologie comportait 12 autres cours de biologie, les majeures ne contenant que trois cours supplémentaires de biologie. Voilà qui s'écartait des prévisions et s'orientait vers une formation beaucoup plus spécialisée que prévu. Notons au passage que ce programme comportait des contenus inédits pour une formation en biologie: un cours en instrumentation biologique et un en biocybernétique (c'étaient là les contributions originales de Pierre Bhéreur), de même qu'un cours sur la pollution (par Jean-Cuy Alary). Ce programme allait subir des modifications importantes par la suite.

À l'automne 1969, le B.Sc. spécialisé en biologie recevait une soixantaine d'étudiants. L'annuaire de l'année 1970-1971 présente des modifications: l'option en zoologie est ouverte, mais la Commission des études reporte à plus tard l'ouverture d'une option en botanique. On a remplacé le cours de statistique, offert par le Département de mathématiques et qui avait suscité beaucoup d'insatisfaction, par un cours BIO de « Traitement de l'information en biologie »; on a laissé un cours au choix en dehors du domaine des sciences - mais un seul! C'est maintenant 130 étudiants qui suivent ces enseignements.

L'annuaire de 1971-1972 annonce des changements plus importants. Le B.Sc. spécialisé comporte dorénavant 16 cours exclusivement en biologie; suite à l'insatisfaction générale quant à l'orientation des cours de chimie, ceux-ci ont été éliminés et remplacés par des cours BIO dits de « biochimie statique » offerts par Boileau. Apparaissent enfin trois cours au choix, qui doivent être nécessairement pris hors discipline. Le B.Sc. reçoit cette année-là 160 étudiants et offre dorénavant deux options renouvelées. L'une, en biologie moléculaire et cellulaire, se caractérise par la présence de trois cours dits « stage de recherche » faits en fin d'étude, soit dans le laboratoire d'un professeur, soit dans une institution externe. L'autre est maintenant en écologie et se distingue par l'ajout de la session d'été.

Cette option Écologie a été développée à l'initiative de deux collègues, suite à leur formation à Ottawa (Joyal) et à Sherbrooke (Hamel). Ils étaient convaincus qu'il fallait développer ce domaine, déjà bien implanté en Europe et aux États-Unis, mais pratiquement ignoré au Québec. Pierre Dansereau, qui fut sans doute le premier écologiste au Québec, a eu beaucoup de difficulté à faire accepter cette discipline comme domaine d'étude en biologie. On a dit que la tradition du cloisonnement des savoirs et le conservatisme des universités en étaient la cause. Toujours est-il que dès 1971, la Famille des sciences, poussée par les efforts du département, amena le Conseil d'administration de l'UQAM à inclure dans son document de planification les thèmes « écologie » et « environnement ».

Les réflexions des collègues Joyal et Hamel les avaient aussi convaincus que l'on ne pouvait plus former des biologistes appelés à œuvrer dans le milieu naturel sans leur assurer une solide formation pratique sur le terrain. Pour ce faire, il fut donc décidé qu'une session complète de cinq cours serait donnée, l'été, dans un milieu naturel; la session d'automne de la dernière année sera remplacée par une session de terrain tenue l'été suivant. Ce fut donc le début de l'insertion de la session d'été dans le programme des étudiants de l'option Écologie, session qui deviendra la caractéristique la plus marquante de la biologie uqamienne.

À travers tous ces changements, la place de la biochimie a fait l'objet de dissensions marquées avec le Département de chimie, qui a cherché à s'appropriier le domaine, a finalement ouvert une option et a même, malgré les objections des biologistes, adopté plus tard le nom de Département de chimie-biochimie. Malgré cela, le Département des sciences biologiques a continué d'offrir et de développer le domaine de façon constante.

Le programme de biologie ne subit pas de modifications majeures dans les années 70. Le nombre d'étudiants inscrits croît jusqu'à 400 à l'automne 1975; la grève des professeurs enclenche ensuite une baisse d'une centaine d'inscrits, et le record d'inscriptions s'établit à 625 étudiants à l'automne 1986 pour diminuer significativement à partir de 1996 et se stabiliser alors autour de 225 étudiants.

Le programme en enseignement de la biologie est offert dès 1969, mais n'attire alors que moins d'une dizaine d'étudiants. Il ne subira que de légères modifications par la suite, mais sa clientèle augmentera de façon significative : elle atteindra un sommet de 117 inscrits en 1972-1973. Une révision des programmes, avec l'ouverture d'un Module

d'enseignement des sciences en 1979, entraînera une diminution des inscriptions et la fermeture du programme offert au Module de biologie.

Un fait est à souligner dans cette évolution de la programmation, c'est celle de la place primordiale que les professeurs ont toujours accordée aux travaux pratiques, aux « labos ». Les premières années, certains professeurs dirigeaient eux-mêmes les séances de TP rattachées à leur cours, considérant que cela faisait partie de leur charge d'enseignement. La chose dérivait d'un usage issu de la programmation du Collège Sainte-Marie, où les travaux pratiques étaient siglés séparément des cours. Mais les gestionnaires de l'UQAM mirent fin à cette pratique, sommant le Département soit de sigler des « cours-laboratoires » (tout en gardant le total des cours à 30), soit d'abandonner les TP. Refus catégorique du Département de procéder ainsi, ce qui aurait réduit considérablement la portée et la validité du programme en comparaison avec les autres universités. On conserva tous les TP et on amena l'administration à créer centralement des postes et des budgets d'« auxiliaires d'enseignement », que le Département a presque monopolisés pendant des années. « Démonstrateurs » et « moniteurs » ont de ce fait dorénavant assuré la tenue des laboratoires.

Ajoutons enfin une constante : l'insistance du Département à l'effet que l'enseignement soit toujours offert à des petits groupes, d'environ une quarantaine d'étudiants. Si la chose s'imposait pour les laboratoires, du fait de la taille des locaux et de la disponibilité des équipements, elle n'allait pas de soi pour les cours théoriques. Mais, malgré les représentations de l'administration, le département, pour des raisons d'ordre pédagogique, a toujours persisté dans ses choix. En première année, il est arrivé souvent que les cours de base soient offerts à quatre, voire cinq groupes-cours, entre autres assumés par de valeureuses chargées de cours comme Mesdames Hélène Nagy et Marie-Jeanne Neuman.

Déroulement de la session d'été

Dans l'annuaire de 1971-1972, il est indiqué que pour l'option Écologie, les 5 cours suivants : Écosystèmes I, Aménagement, Ornithologie et Ichtyologie, Écosystèmes II, et Arthropodes « constituent un stage intensif d'une session » tenue l'été sur le terrain. Seul le cours Écosystème I pouvait être pris en charge par un professeur du département, en l'occurrence, Robert Joyal. Nous manquions de ressources professorales dans les autres disciplines.

Fallait-il encore que l'on trouve un site, qu'il soit aménagé pour recevoir la première cohorte d'étudiants. Sachant que le directeur du Service des parcs du Québec s'était déjà montré intéressé à aider une université à organiser une telle activité dans un de leurs parcs, un premier contact fut établi en août 1971 par l'UQAM auprès du Dr Guy Lemieux, alors directeur de cet organisme gouvernemental. Un accord de principe est intervenu le 8 mars 1972 pour tenir la session d'été au lac Cyprès, dans le parc du Mont-Tremblant. Il est utile de mentionner que le directeur du dit parc était André Laforte, frère de Denis Laforte, alors registraire de l'UQAM.

Pendant qu'au Service des parcs on s'affairait à préparer le site choisi, c'était la course contre la montre au département. Thierry Vrain, un coopérant français alors en stage au département, fut nommé responsable de cette première session d'été. Il eut la tâche d'autant plus difficile que l'administration du département était en pleine crise, son (quatrième) directeur ayant démissionné. Il fallait aussi, dans l'urgence, trouver des ressources externes pour quatre des cinq cours prévus à l'horaire. Dans les procès-verbaux de l'Assemblée départementale, il est fait mention de trois ressources de l'extérieur : Henri Leblanc, ingénieur forestier à la C.I.P., Daniel Waltz, écologiste au Ministère des transports, et Gérard Pageau, ichtyologiste au Service de la faune. Les deux premiers ont dû intervenir dans le cours Aménagement et le dernier en Ichtyologie. Il est mentionné, dans un procès-verbal de l'Assemblée départementale de juin 1972, que deux cours étaient toujours sans professeur. Peu de temps après, le groupe d'enseignants était complété avec l'ajout de Raymond McNeil, ornithologiste et professeur à l'Université de Montréal, et Wladimir Smirnof, entomologiste au Service canadien des forêts. McNeil s'est occupé de la portion Ornithologie alors que Smirnof est intervenu dans le cours Écosystème II et probablement dans le cours Arthropodes.

Malgré les difficultés de recrutement et de fonctionnement, cette session a bien eu lieu, mais on a dû sûrement adapter un peu le contenu des cours aux ressources dont on disposait. Ainsi, dans le cours Arthropodes, on a certainement surtout insisté sur la partie Entomologie. On sait que dans l'ensemble, malgré tout, les étudiants sont sortis très satisfaits de leur session.

Au début de novembre suivant, M. André Laforte avisait l'Université que les nouvelles politiques des Parcs ne permettaient plus l'utilisation de cette station à l'intérieur d'un parc. Il suggérait de louer ou d'acheter, dans la région, un club privé de chasse et pêche.

Comme il était pratiquement impossible de trouver un site permanent, on nous suggéra de louer les locaux du Club de pêche La Barrière, situé à 16 kilomètres de Sainte-Émélie-de-l'Énergie, dans Lanaudière, ce qui fut fait. C'est à cet endroit que sera donnée la deuxième session d'été. Aucune nouvelle ressource professorale ne s'étant ajoutée au département, cette deuxième session fera encore appel à des chargés de cours de l'extérieur. Impossible cependant de trouver la liste des intervenants. Par contre, on sait qu'il y a eu des modifications au niveau du contenu des cours. Seuls les cours Écosystèmes I et II ainsi qu'Aménagement furent les mêmes que ceux de l'année précédente. Arthropodes a disparu et a été remplacé par Limnologie alors que la partie Ornithologie fut amputée du cours Ornithologie et Ichtyologie.

En termes de ressources, la situation changera progressivement à partir de 1972-1973 avec l'embauche de nouveaux professeurs. L'arrivée de Bruno Scherrer, de Jean Gingras et de Réjean Fortin, puis de deux autres les années suivantes (Domingos De Oliveira et Jean-Claude Tourneur) permettra de mieux asseoir la session sur des bases solides et de confirmer l'écologie comme un pôle majeur du développement du département.

Pendant dix ans, c'est sur le site du club La Barrière que les étudiants complèteront leur Baccalauréat en biologie, option Écologie. Pendant cette période, le Département déploiera de grands efforts pour trouver un site permanent. Le site de La Barrière ne constituait vraiment pas l'endroit idéal : coûts élevés de location, pénurie de locaux, faune ichtyologique pauvre, etc. Plus d'une dizaine de sites furent visités et deux en particulier offraient de belles possibilités.

Le plus intéressant était situé au mont Saint-Bruno. En 1976, le Ministère du loisir, de la chasse et de la pêche acheta les locaux de l'ancien collège Mont Saint-Grégoire et l'offrit à l'UQAM. Les tractations allaient bon train, car l'Université avait même adopté un budget de 250 000 \$ pour en faire l'acquisition, mais les pourparlers échouèrent. Le recteur du temps, Brossard, de triste mémoire, aurait même affirmé que la grève de 4 mois des professeurs en était la principale cause...

8, Réjean Fortin, alors directeur du département, suggéra d'établir une collaboration avec l'Université de Montréal afin de partager le site de leur Station de biologie située à Saint-Hippolyte. L'idée était très intéressante, mais ça n'a pas fonctionné et on n'en connaît pas les raisons. Enfin, en 1982, une occasion unique se présenta : un club privé de chasse et de pêche avait fait faillite et la succession voulait s'en départir. Le site était situé à Saint-Michel-des-Saints, sur le bord du lac Lusignan, dans la ZEC Colin. L'UQAM

en fit l'acquisition et y aménagea tout un ensemble de salles de travail et de locaux d'hébergement. On lui donna le nom de Station écologique de la Huardière et c'est encore là, en 2017 que les étudiants de l'option Écologie du Baccalauréat en biologie en apprentissage par problèmes effectuent leur première unité, BIA1000 - Échantillonnage et observations sur le terrain.

Le corps professoral

À la rentrée en septembre 1969, le Département compte sur une équipe de 11 professeurs embauchés d'office par l'UQAM¹¹. Pour des raisons qui restent inexplicables, contrairement aux recommandations de l'Équipe initiale, seules les candidatures issues des institutions constituantes avaient été retenues par l'administration, ce qui a eu pour effet de priver le Département de candidats compétents et expérimentés et de nous imposer deux collègues qui, ne détenant pas les préalables précisés par la suite, virent leur contrat terminé à la fin de la première année. Conscient de ses lacunes, le Département fait, à la fin de 1969-1970, une demande massive de postes, mais n'en obtiendra que trois: Claude Hamel (botanique), Donna Mergler (physiologie) et Jean-René Côté (microbiologie) arrivent en juin, et Serge Boileau transite depuis Chimie vers Bio. Mais, tour à tour, Cartier, Delorme, Moussali et Daigneault démissionnent, Straja part en sans solde puis démissionne, remplacée temporairement par Thierry Vrain, coopérant français qu'on embauche comme substitut. Le corps professoral se réduit alors à 9 personnes au moment où, en juin 1972, le Département en crise demande la tutelle (nous y reviendrons). La composition du département se concentre donc alors dans les sciences expérimentales, dans l'axe de ce qu'était l'orientation du Sainte-Marie, au détriment des sciences naturelles et de l'écologie pour lesquelles un besoin s'exprime.

Un certain équilibre sera rétabli pendant la tutelle. Scherrer, un ornithologiste biostatisticien, est embauché quelques semaines avant. Le tuteur procède à l'embauche de Fortin (ichtyologie), Gingras (mammalogie/éthologie) et D'Aoust (physiologie végétale). On est donc 13 en fonction au sortir de la tutelle, et s'ajoutent progressivement Élie (microbiologie/immunologie) en 1974-1975, puis Cheneval (biochimie), De Oliveira (entomologie) et Chevalier (cytophysiologie) en 1975-1976, Al Aidroos-Messing (génétique) et Tourneur (entomologie/lutte biologique) en 1976-1977, puis Planas en

limnologie; c'est l'année où Côté (qui depuis la fin de la tutelle est chargé de fonctions extra-départementales) est officiellement retiré de la liste des professeurs. En 1976, D'Aoust démissionne et est remplacé par Sarhan. On se stabilise alors à 17 professeurs en fonction, avec une répartition mieux équilibrée entre les différents champs de la biologie.

Plusieurs chargés de cours ont enseigné au département dans les premières années. De mémoire, mentionnons Bernadette Fortin et Hélène Nagy (zoologie), Marie-Jeanne Neumann (biologie végétale), Marie-Christine Camus (biologie cellulaire), Michèle Durand (zoologie), Claude Alain Ouellette (biochimie), Pierre L'Hérault (microbiologie), M. Fontaine (biochimie). Il n'a pas été possible de produire une liste complète de ces chargés de cours, faute d'accès à une documentation appropriée. La liste a été reconstituée de mémoire et comme la mémoire est une faculté qui oublie...

Le personnel

Dès l'ouverture du Département, le personnel technique est en place: Jean-Paul Rheault, technicien issu du Collège Sainte-Marie, deviendra plus tard chef technicien. Se joignent à lui Serge Latendresse et Raafat Athanassios, et plus tard R. D'Astous, puis Simone Humbert. Pendant tout ce temps, Roger Sylvestre est responsable de l'animalerie.

Au secrétariat, c'est Lillyanne Lemay qui assure d'abord le secrétariat de la direction, et lui succédera Lucy Farkouh dont le poste sera éventuellement transformé en celui d'agente d'administration. Ginette De Blois assurera alors le secrétariat de la direction. Josée Thurber est la première sténo dactylo, remplacée en 1970 par Lise Leprohon. Un nouveau duo occupe bientôt le secrétariat, composé de Pauline Salvas et Ginette Lozeau, qui feront rouler la copieuse à l'alcool à plein régime. Ginette accédera au secrétariat de la direction, poste qu'elle tiendra jusqu'à sa retraite.

Le fonctionnement du Département

Personne n'a eu le temps de prévoir, avant la session d'automne 1969, des modes de fonctionnement qui permettent d'assurer la marche coordonnée et harmonieuse des activités que doit poursuivre un département. On a appris sur le tas, par essai et

¹¹ Ce sont: J.G. Alary (Ph.D. pharmacologie), P. Bhéreur (M.Sc. génie bio-médical), D. Cartier (M.Sc. ichtyologie), C. Chouinard (B.Sc. biologie), R. Daigneault (Ph.D. biochimie), M. Delorme (M.Sc. génétique), L. Desnoyers (Ph.D. physiologie), R. Joyal (Ph.D. botanique), J.M. Robitaille (B.Sc. biologie), É. Straja (M.Sc. bactériologie), R. Moussali (M.Sc.).

erreur, au cas par cas et sans parvenir à établir des procédures consolidées pour répartir les tâches, gérer des budgets, planifier des sessions, des locaux, des achats, préparer des demandes de postes, gérer des embauches, évaluer les professeurs, encadrer le personnel, etc. Les relations avec l'administration, qui se mettait elle-même en place dans l'improvisation, ont été la source de bien des problèmes. Cet apprentissage ne s'est pas déroulé sans tension.

Jean-Guy Alary a été le premier directeur du Département, désigné à ce poste par l'administration centrale. Il a cependant dû quitter son poste en janvier 1970 pour raisons de santé; Luc Desnoyers lui a succédé de façon intérimaire pour subir le même sort un mois plus tard, et le troisième à assumer la fonction, Denis Cartier, a hérité d'un département qui tentait de démarrer dans les conditions d'une gestion constante de l'incertitude causée par l'inorganisation de l'administration uqamienne. Excédé, il quitta l'UQAM en décembre 1970. Une élection porte alors à la direction un professeur peu connu, qui vient tout juste d'intégrer le Département, Jean-René Côté. Son mandat sera particulièrement houleux, dérivant progressivement vers un fonctionnement autocratique qui se fait en marge de l'Assemblée départementale et provoque dissensions et clivage au sein du Département. Sa réélection en mars 1972, alors qu'il est le seul candidat, nécessitera trois tours de scrutin. Face au dysfonctionnement croissant, un groupe de professeurs sollicite et obtient l'intervention du vice-recteur Hurtubise (Enseignement-Recherche), ce qui entraîne la démission de Côté dès le 1er juin. Une nouvelle élection à la direction est enclenchée, mais aucun professeur ne pose sa candidature et le Département demande à l'administration sa mise en tutelle volontaire avec un gel des embauches de professeurs, ce qui implique que sa gestion se verra confiée à un tuteur externe au Département. La tutelle est mise en place sur décision de la Commission des études et le professeur Yvon Pageau, directeur du Département des sciences de la Terre, l'assumera jusqu'en septembre 1973.

À ce moment, grâce à l'intervention efficace de Pageau, le Département, apaisé et consolidé par l'embauche de quatre nouveaux professeurs, se reprend en main. Luc Desnoyers est alors élu directeur pour un premier (et plus tard un second) mandat de deux ans; un nouvel exécutif qui associe les anciens (Alary) et les nouveaux (Fortin) se voit confier un mandat non seulement de suivi, mais aussi de planification. La consultation des procès-verbaux des réunions de l'Assemblée départementale montre à quel point tout est alors à recommencer : la première Assemblée post-tutelle s'étalera sur quatre longues

demi-journées au cours desquelles 18 résolutions formelles seront adoptées! Progressivement, on systématise le fonctionnement du Département en adoptant, non sans difficultés, un code formel des procédures de l'Assemblée, des politiques de répartition des tâches aussi bien que des budgets, des modalités rigoureuses d'évaluation des étudiants aussi bien que des professeurs. On définit une orientation du développement du Département aussi bien dans la programmation que dans la planification des embauches. Les candidats aux postes qui s'ouvrent progressivement non seulement doivent donner un séminaire, mais se voient conviés à une rencontre informelle où quelques bouteilles facilitent la familiarisation. Le Département organise des partys de Noël mémorables, où Réjean Fortin lance les collègues en chœur dans le répertoire des chansons grivoises qu'il maîtrise allègrement!

Le climat apaisé, l'Assemblée départementale devient enfin véritablement le lieu des échanges et surtout des décisions. L'ouverture de la maîtrise permet finalement aux professeurs de développer leurs activités de recherche.

Ça n'est toutefois pas le calme plat: il se manifeste des tensions, entre autres autour de la grève des professeurs de 1976-1977¹². Pendant celle-ci, plusieurs professeurs sont activement impliqués: Cheneval est président du SPUQ, Mergler est membre du Comité de négociation, Desnoyers du Comité d'information, Élie s'occupe des apports d'infos aussi bien que de victuailles aux piquets des différents pavillons et la majorité des professeurs tiennent un solide piquet de grève au Pavillon Émile Gérard. Mais une minorité de professeurs se dissocie des positions syndicales, ce qui contribue à une certaine détérioration du climat et même à une contestation des dernières embauches faites par le Département, heureusement sans suite puisque non fondée.

Piquet de grève devant le Pavillon Émile Gérard : de gauche à droite, les profs de Biologie Réjean Fortin, Claude Hamel et Jean Gingras



Le président du SPUQ sur le piquet des Sciences. Profs de Biologie et supporters du SEUQAM.



La fin de la grève est marquée par un mémorable party dans le hall du Émile Gérard, en compagnie des collègues d'études littéraires et de plusieurs étudiants et employés qui ont contribué au même piquet que les biologistes. Après la grève, le calme revient progressivement au sein du Département et le changement de garde, avec l'arrivée de Fortin à la direction marque une relance.

Party de fin de grève au Émile Gérard : au premier plan, Pierre Bhéreur et Jean Gingras, de Biologie, à l'arrière, Madeleine Gagnon, Robert Vanasse et André Belleau, d'Études littéraires. Le piquet des Sciences était tenu presque exclusivement par les profs de Biologie et d'Études littéraires.



La question des locaux

Tel que mentionné plus haut, il est vite apparu au cours de l'année 1969-1970 que les locaux du Sainte-Marie étaient tout à fait inadéquats et insuffisants. Déjà, certains locaux du pavillon Émile Gérard (ÉG),

rue Saint-Alexandre, servaient de salles de cours. La bibliothèque héritée du Sainte-Marie y occupait deux étages, mais ne pouvait s'y agrandir malgré les besoins. On procéda donc dans un premier temps à un réaménagement partiel du ÉG pour y déménager certains bureaux de professeurs et certains labos, ce qui impliqua pendant l'été 1971 la dispersion de plusieurs, par exemple en utilisant temporairement des salles de classe du pavillon Lafontaine comme bureaux.

Mais ces changements étaient insuffisants, puisque c'était l'ensemble des départements et modules des sciences qu'il fallait loger. D'où le projet, alors appelé B4, de dédoublement du ÉG. Le projet, piloté par le vice-recteur à la planification Marcel Gagnon, a vite suscité la controverse, puisqu'on proposait une formule de labos à aires ouvertes, malgré le désastre qu'avait provoqué cette formule dans l'aménagement des bureaux du pavillon Louis-Jolliet, sis au coin Sainte-Catherine et Bleury. On nous offrit en lieu et place une construction où tous les services (eau, gaz, électricité, aspiration) seraient disponibles à tous les 9 pieds pour faciliter des réaménagements en 24 heures...utopie qui ne se matérialisa jamais. Mais pour assurer la quiétude des chercheurs, nous disait-on, le gestionnaire décida de n'installer aucune communication téléphonique à l'intérieur du Pavillon! On ne prévoyait pas non plus de câblage vers le Centre de calcul, qui allait devenir le Service d'informatique... Il fallut plus tard apporter ici des corrections coûteuses.

La planification des aménagements se fit de façon peu coordonnée, sauf pour les laboratoires d'enseignement et les locaux techniques. On constata trop tard que les espaces de rangement pour le matériel étaient nettement insuffisants : les collections de squelettes et de mammifères se retrouvèrent dans des armoires faciles à crocheter, et les « emprunts » furent nombreux. La planification des labos de recherche fut aussi peu efficace, compte tenu des vacances de postes et des malaises persistants au Département. Le directeur du Département, Jean-René Côté, vit cependant à l'aménagement et à l'équipement de son laboratoire de microscopie électronique à la pointe de la technologie... mais ce laboratoire fut peu occupé au Département avant l'embauche de Gaston Chevalier en 1975-1976. Le pavillon Émile Gérard fut progressivement aménagé pour recevoir surtout des bureaux de professeurs, des salles de cours, des labos dits « secs » et des locaux administratifs. Le nombre de salles de cours ne suffisait pas, et l'on déborda vite vers le pavillon du Carré Phillips.

¹²Un mot sur les enjeux importants de ce conflit. S'il portait sur le renouvellement de la convention collective des professeurs, il était marqué au premier chef par la résistance énergique des professeurs (mais aussi des autres personnels de l'UQAM) à la réforme administrative avancée par le président Després et appuyée par le recteur Brossard, qui visait un rapatriement des pouvoirs décisionnels vers les conseils d'administration, à l'encontre des responsabilités organisationnelles et pédagogiques des départements et de la Commission des études. Comme le disait le slogan du SPUQ, le coup de force n'a pas passé et, à la fin du conflit, et le président Després et le recteur Brossard remirent leur démission.

Le partage des locaux entre différentes entités posa plus d'une difficulté. Le Département étant en crise, plusieurs des locaux prévus pour lui furent, sur décision de la direction du Département et même du tuteur, prêtés temporairement, parfois officieusement au CERSE (le nouveau Centre de recherches en sciences de l'environnement) et au CRESALA (Centre de recherches en sciences appliquées à l'alimentation, dirigé par Marcel Gagnon). À la fin de la tutelle, avec l'arrivée de quatre nouveaux professeurs, s'engagea une pénible démarche de récupération des locaux « prêtés » afin d'offrir aux biologistes les espaces dont ils avaient besoin, ce qui fut fait.

Études supérieures et recherche

Conscient de la nécessité d'ouvrir rapidement l'accès aux cycles supérieurs, le Département développe (à la hâte) un projet de programme de maîtrise qui affiche une orientation nouvelle, en « Biologie de l'environnement », et ce dès 1971. Le projet est cependant refusé par la Sous-commission des études avancées et de la recherche, ce qui déclenche de très vives réactions et des professeurs et des étudiants. A posteriori, force est cependant de reconnaître que ce projet s'appuyait sur les ressources professorales fort limitées du Département, et que les professeurs en fonction avaient encore peu d'expérience en recherche et n'en avaient aucune dans la direction de mémoires ou de thèses.

Il fut rapidement convenu de redéfinir le projet et une nouvelle version, mieux définie, mieux étoffée, mais avec la même orientation, fut soumise aux instances. Elle fut finalement acceptée sous réserve formelle que le Département comble les postes de professeurs vacants, ce qui fut fait pendant la tutelle. Le programme put inscrire ses premiers étudiants à l'automne 1973.

En 1969, seul Jean-Guy Alary dispose d'une subvention de recherche, et quatre professeurs obtiendront un total de 61 500 \$ en 1970-1971. Pendant la période de 1969 à 1973, le développement de la recherche fut lent et assez chaotique, compte tenu des énergies mises à bâtir le Département... et perdues dans les dysfonctionnements organisationnels.

Au sortir de la tutelle en 1973, le Département connut une relance importante en recherche. Il faut ici souligner un fait nouveau et remarquable, celui du développement d'un effort de recherche concerté. Quelques professeurs, particulièrement ceux qui œuvraient en écologie, eurent l'idée de se regrouper pour mettre en marche un projet de recherche commun, donc multidisciplinaire, afin de faciliter la recherche de fonds. Le secteur de la rivière du Sud dans le Haut-Richelieu fut choisi à cause de sa grande richesse faunique et floristique. Ce regroupement

nous a permis d'aller chercher des subventions de deux organismes du gouvernement provincial et du Décanat des études avancées et de la recherche de l'UQAM. Ce projet débouchera sur des contrats de recherche dans le secteur, dont un du Ministère fédéral de l'environnement. Ces activités ont permis à plusieurs professeurs de mieux se faire connaître, de compléter leur infrastructure de recherche en plus de recruter des étudiants dans le programme de maîtrise.

Les développements sont aussi très nets dans les autres disciplines. Selon les statistiques disponibles, les subventions obtenues par les professeurs atteignent environ 230 000 \$ en 1975-1976, ce qui est un montant important pour l'époque. Le développement de la recherche s'accélère par la suite. En quelques années, le montant des subventions obtenues par les biologistes les classe au premier rang des départements de l'UQAM.

Il manquait, pour compléter ce développement, un programme de doctorat. C'est fin 1976 que le Département mettra sur pied un comité chargé d'explorer le développement d'un doctorat, ce qui ouvrira la porte à des développements importants.

En somme

Ce survol du développement de la Biologie uqamienne est sans aucun doute partiel et peut-être même partiel. Rappelons que nous avons exploité le mieux possible les archives de l'UQAM (ce qui nous a permis de constater combien ce travail est complexe) et que celles-ci sont fort peu complètes, entre autres du fait que bien des instances n'y versent pas leurs documents. Du Département de sciences biologiques, on ne trouve guère que les procès-verbaux des assemblées, du Module, presque rien. Nous avons tous deux quelques archives personnelles et Claude Hamel a fait en plus appel aux souvenirs de diverses personnes pour compléter certains aspects.

Au moment où l'UQAM approche le demi-siècle, il nous apparaissait pertinent de remonter dans le temps et de faire ressortir le rôle des bâtisseurs de la Biologie uqamienne. Ce Département s'est construit par l'acharnement de plusieurs intervenants, à travers des difficultés et des conflits importants, mais dans une volonté persistante de mettre sur pied des enseignements et des recherches ancrés dans l'environnement contemporain.

Évidemment, le développement de la Biologie uqamienne a continué de façon dynamique après la période que nous avons essayé de couvrir. Nous y avons encore contribué, comme tous les autres, mais il appartiendra à d'autres, justement, d'en reconstituer le parcours.

Montréal, novembre 2017

L'exposition Reines d'Égypte

∴ Par Michel Tousignant

Le vendredi 13 avril, 22 collègues se sont rassemblés au musée de Pointe-à-Callière pour visiter l'impressionnante exposition sur les reines de la société pharaonique. Divisés en deux groupes animés par les guides Karima et Maude, nous avons pu profiter de leur grande expertise et de leur compétence pédagogique pour être introduits aux richesses de ce monde antique qui n'en finit plus de nous surprendre. Cette visite de près de deux heures a certainement fait surgir beaucoup de réflexions autour de cette civilisation riche et complexe. La visite s'est prolongée au restaurant du musée, le Bistro L'Arrivage, qui offre un excellent menu et une vue unique sur le Vieux-Port, à l'abri de ce froid d'avril 2018 qui demeurera longtemps en mémoire.

La précieuse collection d'objets prêtée par le Museo Egizio di Torino, le plus important musée d'art égyptien après celui du Caire, comprenait de nombreux sarcophages et pièces uniques, dans le cadre d'une tournée nord-américaine dont Montréal avait la primeur. La qualité des installations et des informations les accompagnant, de même que les films recréant des scènes de la vie quotidienne de l'époque en toile de fond, représentent un tour de force muséologique.

Le défi de ce projet ambitieux était de mettre de l'avant la place des reines dans cet univers de rois divins plutôt machiste évoqué par les gigantesques pyramides. Si les reines sont pour la plupart demeurées effectivement en retrait de la vie politique et économique, elles ont reçu en contrepartie un pouvoir sacré que leur confère leur nature divine. Elles partagent donc la nature divine du pharaon, leur mari, qui lui-même n'accède au trône qu'après avoir joint son destin avec celui d'une épouse. De plus, la reine déesse procréait des enfants à qui elle transmettait cette même nature divine.

Pour le commun des Égyptiens, c'est à travers le statuaire que se traduit l'importance symbolique de chacun des deux genres. Peut-être parce que la vie était si brève à l'époque, le monde des morts occupe en Égypte toute la rive ouest du Nil, alors que la rive orientale est dévolue au monde des vivants. Et il y avait dans la capitale de Thèbes une Vallée des rois et une Vallée des reines ou nécropole des épouses qui, si séparées de leur époux pour ce voyage dans l'éternité, n'en conservaient pas moins la compagnie de leurs filles et, parfois, de leurs fils.

C'est la reine Néfertari, épouse de Ramsès II, qui est la plus réputée des reines. Une section entière lui est consacrée. Ce n'est pas le lieu ici de rendre compte de

toute la richesse de l'exposition, mais deux éléments faisant état de la place de la femme royale sont à retenir. Il y a d'abord Isis, la figure féminine mythologique centrale de la religion égyptienne. Elle a eu le mérite de rassembler les morceaux du corps découpé de son mari Osiris après sa mort et de les recoudre pour lui redonner son intégrité. Aussi la ferveur à l'égard de cette reine mythique ne s'est éteinte qu'au troisième siècle de notre ère, suite à l'intervention des Romains.

Une autre reine hautement révéérée est Hatchepsout qui a régné comme régente sur le royaume égyptien pendant environ 22 ans. Cette parenthèse féminine dans la succession des pharaons avait été malheureusement oblitérée de l'histoire jusqu'à ce que Chompollion nous en informe au début du dix-neuvième siècle en mettant à jour des textes qui certifient l'historicité de ce long règne.

Un dernier mot enfin sur le harem qui, en Égypte, évoque bien plus la considération de la femme que sa servitude à l'égard des hommes, comme ce fut le cas dans l'empire ottoman. Le harem est en effet un lieu de résidence ouvert des femmes de la famille royale dont on pouvait compter jusqu'à 200 sujets. C'était également un centre d'éducation pour les femmes et les enfants.

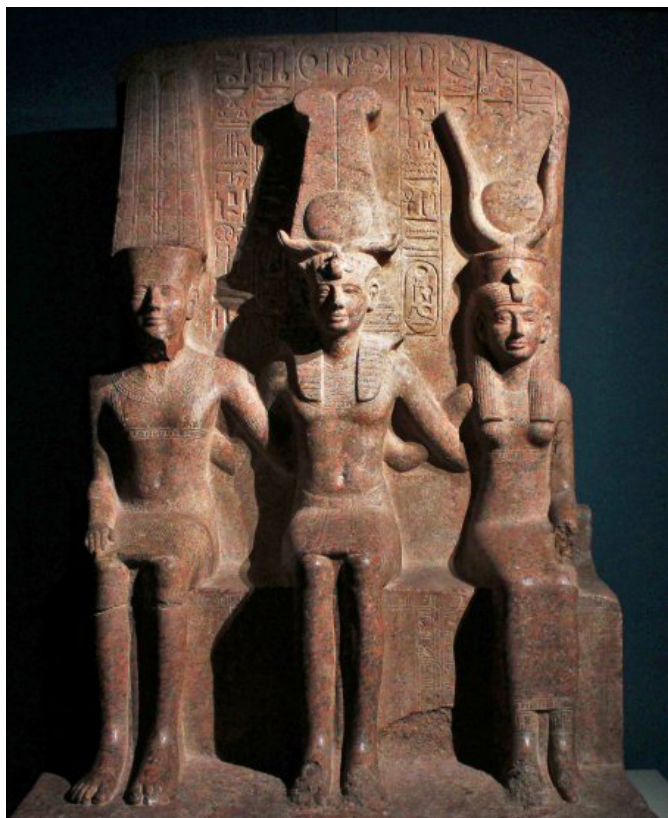
En conclusion, nous adressons nos remerciements à Marcel Rafie et Linda Gattuso, qui ont permis l'organisation de cet événement fortement apprécié.

Reines d'Égypte : Impressions et réflexions

∴ Par Pascale Rousseau

Avant d'entreprendre cette étude sur ces femmes Reines d'Égypte Ancienne, je croyais que la plupart d'entre elles s'étaient hissées au rôle de pharaon, c.-à-d. au premier rôle d'autorité gouvernementale : cela me rendait pensive. La visite de l'exposition Reines d'Égypte, présentée d'avril à novembre 2018 par le musée Pointe-à-Callière, en collaboration avec le Museo Egizio de Turin (Italie), et la lecture de documents m'ont renseignée que seule la reine Hatchepsout avait réussi cet exploit. Comment cette femme avait-elle pu obtenir ce rôle de chef, comment avait-elle assumé cette fonction, quel avait été le contexte social de cette époque? Bien sûr, il est facile de se rendre compte que son rôle de pouvoir s'était extériorisé avec des insignes royaux propres à l'autorité de chef de son pays. Mais,

comment cette femme s'était-elle affirmée pour réussir cet exploit dans un contexte social qui, à priori, nous semble très masculin? Pourquoi les autres femmes-reines avaient-elles acquies une si grande notoriété? Outre la perception évidente des femmes comme des mères, quelle était *l'attitude des hommes à l'égard des femmes*? J'entends encore ma mère qui, esquissant un léger sourire, aimait rappeler à mon père que certaines femmes royales d'Égypte, Néfertiti et Néfertari, avaient assumé un très grand pouvoir, un pouvoir pharaonique! Mon père regardait ma mère avec des yeux pétillants et ne disait mot! Que pensait mon père? ...?



L'Égypte ancienne m'a toujours fascinée, comme d'ailleurs pour une grande partie des gens de cette planète! Nous savons tous que les pyramides sont une des sept merveilles du monde! Pourquoi ériger des monuments si majestueux, pourquoi ériger tous ces temples? *Quel était le sens de ces temples et pyramides? Quelle était la signification de l'art qui ornait ces monuments?* Pour moi, cet art iconographique me paraissait très beau mais plutôt monotone : les mêmes images semblables se répétaient! Je me suis sentie moins seule en lisant le roman *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar : l'empereur Hadrien qui fut un des quatre ou cinq empereurs romains qui ont très bien gouverné l'empire romain, pensait aussi que l'iconographie égyptienne était plutôt monotone! J'appris par la suite que *ces images ont chacune une signification que l'on comprend quelque fois ou que l'on cherche à comprendre, mais on ne s'en lasse jamais.*

Au début de mes quarante ans, mon intérêt s'est porté sur les origines de l'écriture. On dit maintenant que celle-ci a commencé à Sumer avec l'écriture dite cunéiforme (car en forme de clous). Le débat ancien avec ceux qui prétendaient que c'était plutôt l'Égypte qui était le berceau de l'écriture semble maintenant clos – les hiéroglyphes sont tout de même plus attrayants que les « clous » de l'écriture cunéiforme! Puis vers l'an 2000, une annonce dans le journal de fin de semaine annonçait trois conférences pour nous aider à lire les hiéroglyphes. Je me suis inscrite à ces conférences qui furent données par un jeune français qui venait d'obtenir en France son PhD en Égyptologie (conférences patronnées par le *Chapitre de Montréal de la Société pour l'Étude de l'Égypte Ancienne*). Depuis cette date, je suis membre de cette société et j'assiste régulièrement à leurs conférences. J'ai vite appris que tout cet art de l'Ancienne Égypte avait un sens des plus magnifiques et des plus sublimes! La compréhension de cet art n'est pas facile, cela demande certainement toute une vie et on ne s'en lasse jamais!

L'exposition *Reines d'Égypte* du musée Pointe-à-Callière m'a donné l'occasion de réfléchir sur les questions suivantes :

1. *Comment les femmes étaient-elles perçues à cette époque?*
2. *Comment une organisation qui nous paraît si masculine acceptait-elle que des femmes aient un pouvoir qui nous semble avoir été réservé aux hommes de cette époque?*
3. *Quelle était la signification des monuments et temples?*

Malgré le fait d'avoir assisté aux conférences de cette société, d'avoir lu plusieurs livres et d'en avoir acheté beaucoup d'autres, d'avoir suivi deux cours-semestres sur l'apprentissage des hiéroglyphes, je n'arrivais toujours pas à résoudre ce questionnement d'une façon qui me satisfasse. J'ai été prise par surprise quand Marcel Rafie m'a demandé si je voulais bien écrire un article sur l'exposition (vu mon intérêt pour l'Égypte ancienne). Je pensais au célèbre papyrus de Turin (présenté à l'expo) – célèbre car rares sont les papyrus si bien préservés au fil des millénaires et qui, de plus, nous renseignent sur une intrigue de palais. L'art de l'écriture m'impressionne toujours. On peut facilement donner un sens : on transmet nos pensées! Le génie ou les génies anonymes qui ont inventé l'écriture m'ont toujours fascinée!

Selon moi, le but premier de cette exposition était, tout en présentant de merveilleux objets en lien avec ces dames, de faire connaître au public montréalais que des femmes avaient été des chefs dans les temps antiques. Je comprenais la fascination que tous éprouvent pour ces femmes-reines d'Égypte. Mais, le

rôle de ces femmes-reines, quel était-il véritablement? De plus, pourquoi était-on arrivé à représenter les dieux et déesses sous formes d'animaux? Les insignes royaux avaient aussi un sens qui n'est pas toujours évident pour nous. Je n'arrivais pas vraiment à apaiser mon désir de compréhension. Je suis donc retournée visiter cette exposition et puis, j'ai bouquiné à la boutique du musée car je savais que la librairie de cette boutique rassemblait toujours un grand nombre de livres très intéressants en relation avec l'expo en cours : mon choix s'est porté sur trois livres et j'y ai trouvé des idées fort intéressantes que j'essaierai de vous transmettre.

Deux sources d'information m'ont aidée à éclaircir mon questionnement. J'ai trouvé dans la revue rédigée spécialement pour cette exposition (avec la collaboration de l'égyptologue et professeur retraité de l'UQAM Michel Cuay) des résumés succincts sur la politique de l'époque, sur le statut social des femmes, sur la vie de plusieurs femmes-reines et mille autres trésors. Un livre en vente à la boutique du musée, publié en 2010 et intitulé *The Rise and Fall of Ancient Egypt*, de l'égyptologue britannique Toby Wilkenson, a été pour moi une révélation! Le mystère s'est beaucoup éclairci! La thèse développée par cet éminent égyptologue m'a permis de donner « un sens » aux splendeurs de l'Égypte Ancienne.

Quelle était la signification des monuments et temples? Une compréhension de la civilisation égyptienne est requise sous deux aspects fondamentaux. Le premier de ces aspects sera de donner un sens au mode principal d'organisation de la société égyptienne et le deuxième sera de mettre en relief la théorie que les Égyptiens avaient développée afin que le peuple accepte ce mode d'organisation. Cette théorie permettait aux anciens Égyptiens de donner un sens à la vie et rendait ainsi le peuple apte à croire aux mérites des institutions qui devaient préserver l'ordre face au chaos. Les explications développées par Wilkenson nous aident nous-mêmes à donner un sens à ce mode de civilisation. Une fois ce contexte social et spirituel bien établi, la compréhension du contexte social des femmes-reines d'Égypte devient, il me semble, un peu mieux compréhensible.

D'après Wilkenson, un *coup de génie* des premiers chefs égyptiens a été de promulguer une croyance en un monarque qui détenait l'autorité divine (*monarque de droit divin*); cette croyance se développa par la suite en une croyance à un monarque qui se présentait lui-même comme un dieu. Avec cette autorité, ces monarques pouvaient mieux remédier aux effets néfastes du chaos qui menaçait parfois de s'installer sur le pays puisqu'elle leur permettait plus facilement d'y maintenir l'ordre. Cette *idéologie, dont la propagande fut exprimée visuellement dans l'art imposant des monuments et dans l'art iconographique de ceux-ci,*

reposait sur des idées essentielles qui existaient déjà dans les temps prédynastiques de l'Égypte; celles-ci exprimaient une forme de spiritualité inspirée par le rapport quotidien ou saisonnier avec l'environnement terrestre dans lequel ce peuple vivait. Cette spiritualité était imprégnée d'un *concept de dualité très présent physiquement* en Égypte : le désert aride et les plaines fertilisées par les crues du Nil. Le Nil crée la vie et aussi la détruit par des inondations plus ou moins importantes; son niveau peut être bas ou élevé. Le Nil a été cause et inspiration de la culture de l'Égypte Ancienne : vallée du Nil et delta du Nil, qui constituent les deux terres – terres sèches et terres humides; les deux rives du Nil – la rive Est où le soleil se lève, qui est consacrée aux vivants, et la rive Ouest où le soleil se couche, qui est consacrée aux morts; la terre noire (Kemet) qui est fertile et la terre rouge du désert (Deshret) qui est aride. Tous ces aspects de leur géographie rappelaient aux Égyptiens la précarité de l'équilibre de leur existence. Tout l'environnement suggérait que le maintien de l'ordre reposait sur l'équilibre d'oppositions. Un coup de génie des premiers chefs a été d'imposer l'idée que seul le roi pouvait maintenir ces forces en équilibre. Utilisant cette idéologie, les anciens Égyptiens *créèrent ainsi le concept de nation-état* qui prit naissance à ce moment : un territoire politique circonscrit et habité par une population qui partageait une *identité commune*. Ainsi, un peuple hétérogène était uni et il sera loyal à l'État. Un tel territoire politique n'existait pas pour les autres civilisations contemporaines de l'Égypte ancienne. En effet, ces autres rois exerçaient leur autorité sur plusieurs villes d'une façon coercitive qui était la plupart du temps assez brutale ; ces rois n'ont pas créé un sens d'unité parmi les habitants des différentes villes soumises.

Nous nous rendons compte que les premiers pharaons avaient compris la puissance d'une théorie idéologique et la puissance d'une propagande de cette théorie avec l'art visuel des monuments grandioses et de leur iconographie. Cette civilisation a duré trois millénaires et leur art monumental qui nous est parvenu nous renseigne sur leurs façons d'imposer et d'exercer leur autorité de chefs. J'ai choisi un exemple parmi ceux donnés par Toby Wilkenson pour illustrer comment l'iconographie et l'architecture ont joué un rôle important dans la *projection de l'image désirée* par la royauté sur le peuple. L'orientation vers le Nord de la pyramide de Khufu (Khéops en grec) prenait une signification qui unissait le ciel et la destinée du pharaon. En effet, l'étoile polaire était une source de fascination car elle seule est visible la nuit d'une façon permanente et indépendante des décans : la destinée éternelle du roi prenait place dans l'ordre cosmique de l'univers.

Ainsi le « sens » des monuments et de leur iconographie peut être compris comme étant une réalisation de ce coup de génie du grand art de la

propagande d'une idéologie : une idéologie pour imposer une autorité et la faire accepter de tous afin que l'ordre prévale sur le chaos. Les idées essentielles de cette théorie reposaient sur un *concept de dualité* perçu par tous dans leur environnement physique (concept perçu aux temps prédynastiques). Cette dualité pouvait générer la vie ou la mort, l'ordre ou le chaos. Un équilibre devait être maintenu et seuls les chefs réussiraient à établir cet équilibre. Wilkenson fait remarquer qu'au cœur de la théorie développée, l'intérêt individuel des chefs primait! D'après cet auteur, il appert qu'il est encore difficile de comprendre la vie quotidienne des gens de ce peuple, car parmi toutes les fouilles archéologiques, ce sont encore les monuments imposants qui dominent.

Qu'en était-il du statut social des femmes? Un premier aperçu sur le *rôle de certaines femmes* est suggéré par des inscriptions hiéroglyphiques des premières dynasties : ces inscriptions laissent croire que le pharaon Khufu ne prenait des ordres que de sa mère, qui jouissait d'ailleurs d'une vie de grand luxe. Ceci fait penser au rôle d'une mère conseillère auprès de son fils, lequel apprécie sa mère et lui est reconnaissant en prenant bien soin d'elle. Je conclus qu'il y a trois mille ans environ, au temps des premières dynasties, l'appréciation par un fils des conseils judicieux d'une mère, l'amour et le respect d'un fils pour sa mère allaient de soi!

Les Reines d'Égypte qui font l'objet de cette exposition ont vécu durant la troisième dynastie (le Nouvel Empire), décrite par Michel Guay comme ayant été « *l'époque la plus glorieuse de son histoire* » (p. 7). Afin de situer adéquatement le contexte social de cette époque, un bref aperçu de la vie politique est nécessaire. Je ne ferai que citer des extraits (caractères italiques) d'un chapitre écrit par Michel Guay, car la compréhension de la situation politique en découle immédiatement (p. 8-9). Ce qui distingue la période du Nouvel Empire des autres périodes est : « *L'enrichissement sans précédent des classes dominantes* »; « *la centralisation poussée de la structure monarchique* »; « *Une bureaucratisation accrue du système de gouvernement où l'armée et les grands temples rivalisent aux côtés des grands gestionnaires civils...* »; « *Le Nouvel Empire, tout comme les autres grandes périodes de l'histoire égyptienne, fut soumis aux tempêtes politiques* »; « *Ainsi, pour contrer l'influence grandissante du clergé thébain dont il ferma le temple, Amenhotep IV appuyé par Néfertiti, sa Grande Épouse Royale, tenta d'instaurer un nouveau culte d'État* ».

Ces citations décrivent très bien l'ambiance politique dans laquelle vivaient ces reines d'Égypte. Des clans s'affrontaient pour l'obtention accrue de pouvoirs. Néfertiti appartenant au clan royal, j'en conclus qu'elle a su se démarquer en affirmant son appui à son mari d'une façon inconditionnelle, astucieuse et intelligente. En effet, en écartant le clan du clergé, son mari avait

un grand besoin du support précieux de sa femme. (Un exemple dans un contexte moderne : le premier ministre britannique Churchill appréciait beaucoup le support moral de son épouse Clementine!) De plus un célèbre buste de Néfertiti (une copie est présentée à l'exposition) nous renseigne que celle-ci était une très belle femme, ce qui lui a valu une grande notoriété dans le milieu d'amateurs d'égyptologie.

La reine Hatchepsout est l'épouse de son demi-frère et est fille du pharaon Thutmosis I. Celle-ci déclarait *qu'elle avait davantage de droits au trône* que son mari-demi-frère car elle était la fille de la première épouse de son père, le pharaon Thutmosis I, tandis que son mari-demi-frère était le fils d'une épouse secondaire du même père, le pharaon Thutmosis II. Après trois ans de règne, son mari mourut et Hatchepsout visa à obtenir le rôle principal de chef! Elle s'appuya sur l'idéologie du droit divin *comme nul ne l'avait fait auparavant!* En façade, elle était dans la même situation que plusieurs autres femmes qui, comme mères-régentes, avaient eu un grand pouvoir dans les affaires d'état. (Ce rôle de chef intermédiaire était accepté en ces temps anciens.) Mais, en réalité, les inscriptions indiquent très clairement que Hatchepsout était le chef des deux-terres et que l'Égypte baissait la tête devant elle. Pourtant, une tension existait entre les pro-hommes et les pro-femmes pour ce rôle de chef. Afin de contourner cette tension, les conseillers d'Hatchepsout trouvèrent une nouvelle appellation pour désigner la monarque régnante, celui de *per-aa* (grande maison); par la suite, *per-aa* – pharaon –, devint l'unique façon de désigner le chef du pays. (Remarquez que de nos jours, les informations provenant de Washington sont souvent rapportées par cette phrase « *la Maison-Blanche a décidé que...* », une expression qui fait penser aux mille possibilités d'usage du terme pharaon.) Le règne d'Hatchepsout est remarquable pour avoir doté l'Égypte d'un très grand nombre de monuments et temples : l'immense temple de Deir el-Bahari à l'ouest du Nil ainsi que de nombreux obélisques à Karnak. Parmi les femmes qui régnèrent en Égypte Ancienne, Hatchepsout fut la femme la plus efficace et la plus puissante. D'après ce qu'écrit Wilkenson (p. 209-215), j'en conclus que non seulement elle a été très intelligente, mais elle a su s'affirmer, elle a su s'entourer d'une équipe de conseillers remarquables, elle a su utiliser l'idéologie de droit divin et elle a su utiliser la façade de mère-régente pour détenir le pouvoir! Les insignes royaux avec lesquels elle se parait indiquent clairement qu'elle détenait le pouvoir royal de grand chef du pays.

Comment une organisation qui nous paraît si masculine a-t-elle accepté qu'une femme ait un pouvoir qui nous semble avoir été réservé aux hommes de cette époque? Toby Wilkenson remarque que les corridors vers le pouvoir étaient strictement réservés aux hommes hormis l'exception d'une seule femme pharaon! (p. 224).

Dans un contexte européen, il y eut aussi très peu de reines-chefs de pays qui ont régné avec le même statut que les hommes-rois dans les affaires de l'état! La plupart des reines furent des épouses de rois, des

épouses qui pouvaient avoir une influence sur leurs époux ou sur leurs fils, futurs rois ou rois régnants, et ceci, dans un contexte d'intrigues de palais.

Visite du quartier Maisonneuve

∴ Par Louis Rousseau



Il y a quelque chose d'étonnant et de ravissant à la fois dans la découverte de monuments urbains à l'est du boulevard Pie IX faite par une petite trentaine de collègues retraités le 8 mai dernier. Comment pouvions-nous ignorer l'aventure industrielle et architecturale de Ville Maisonneuve (1883-1918) aujourd'hui intégrée à l'arrondissement Hochelaga-Maisonneuve et dévaluée dans l'opinion ? Et cela malgré tout ce qu'a écrit à son sujet notre collègue Linteau du département d'histoire! Le temps était venu d'explorer un coin de notre ville, à six stations de métro de l'UQAM, avec deux guides compétents et passionnés, Caroline Prenovost et André Cousineau de l'Atelier d'histoire Mercier-Hochelaga-Maisonneuve.

Nous nous sommes rassemblés sous un ciel sans nuages sur la belle place du Marché Maisonneuve (1914), au pied de la Fontaine de la Fermière dont la beauté et le thème rural posent déjà question un siècle plus tard. L'agriculture de proximité allait encore de soi à l'origine de cette ville industrielle. Derrière le magnifique édifice du marché arrivait le train transportant viande fraîche à conserver au frigidaire, fruits et légumes. Prenez Ontario à l'est de Pie IX. Vous n'en croirez pas vos yeux. Mais la surprise continue en tournant le dos. La Grande-Allée de la rue Morgan file jusqu'à la rue Notre-Dame et se termine à la villa de la famille Morgan (La Baie!), remplacée aujourd'hui par un joli parc. Nous l'empruntons.

Deuxième arrêt et deuxième choc : le Bain gymnase Maisonneuve bâti en 1915 par Marius Dufresne nous dévoile sa façade. Nous n'en revenons pas. Il s'agit d'une sorte de palais des sports parisien destiné à l'hygiène et à l'exercice du peuple. Deux choses m'ont particulièrement frappé : l'immense sculpture classique d'une divinité nautique en fronton et le décor luxueux de l'intérieur aujourd'hui malheureusement détruit, mais accessible sur photos d'époque. Claire revanche d'une élite économique canadienne de goûts parisiens face aux Anglais de Westmount, mais destinée à tous.

Mais nous découvrirons que Canadiens, Anglais et Écossais faisaient bon ménage dans l'espace. En poursuivant sur la rue Morgan, nous découvrons par exemple l'Église anglicane St-Cyprien (1924) et la Maisonneuve School (1927). Nous débouchons sur le joli parc Morgan où se trouvait la villa d'été d'Henri et James Morgan, donné à la ville de Montréal en 1928 afin d'y aménager le parc et son kiosque. Au coin de la rue Sainte-Catherine juste à côté se trouve le théâtre Granada (théâtre Denyse-Pelletier), palace inauguré en 1929 et voué au cinéma américain jusque dans les années 1940.

Le parc Morgan est borné par la rue Notre-Dame (ancien chemin du Roy), qui constitue aujourd'hui une frontière à risque pour les piétons. Mais cela ne nous empêche pas de nous déplacer vers la droite pour admirer un étrange édifice au goût moderne que notre guide s'empresse de nous présenter. Il s'agit de la caserne no 1 ou caserne Létourneux, dessinée par Marius Dufresne en 1915 et s'inspirant d'une réalisation de son maître, le jeune Frank Lloyd Wright (Unity Temple de Chicago). Le modernisme américain fait son entrée dans Maisonneuve.

Le temps commence à nous presser. Il faut rappeler à notre président Marcel Rafie qui palabre en trainard qu'il nous reste bien des choses à voir! Nous découvrons la Maisonneuve Presbyterian Church (1927, mais déjà en 1892) et l'immense Église Très-Saint-Nom-de-Jésus (1903-1918) qui contient l'orgue Casavant #600, gigantesque orgue symphonique lié à un petit orgue de chœur. Au moment de son inauguration, cet orgue égalait le plus grand orgue nord-américain. Il a été sauvé de la destruction il y a quelques années et on peut encore l'entendre le dimanche et lors des concerts de l'organisme Orgues et Couleurs.

Notre huitième arrêt se fait devant la Trinity Church, petite église anglicane devenue temple Krishna, sauvé ainsi de la déchéance. En face se trouve l'Hospice des sœurs de la Providence destiné aux personnes âgées ayant besoin de secours. On y trouve aujourd'hui une

quantité incroyable de groupes communautaires, héritiers contemporains du souci collectif des laissés pour compte pris en charge par les religieuses catholiques. Tout près se trouve la première maison des frères Dufresne et un bâtiment Art déco occupé par le studio de Guido Nicheri, célèbre artiste de vitraux et fresquiste ayant décoré églises et cinémas montréalais et américains.

Nous sommes de retour sur la rue Ontario pour admirer l'ancien Hôtel de Ville de la Cité de Maisonneuve bâti en 1915 par Cajetan Dufort. On y trouvait au sous-sol le laboratoire bactériologique pour la pasteurisation et la stérilisation du lait. Plus

tard s'y logera un centre d'avant-garde pour le traitement au radium dirigé par le docteur Ernest Gendreau. C'est aujourd'hui la bibliothèque de l'arrondissement, promise à un agrandissement bien mérité et, dit-on, bien réussi esthétiquement.

Il est l'heure du repas. Les deux groupes se retrouvent de très bonne humeur au restaurant vietnamien Phi-Ma pour former une longue tablée assez sonore qui aura prolongé à loisir le plaisir collectif de la découverte du quartier Maisonneuve.

Tous nos remerciements à nos guides, avec mention spéciale à Caroline dont les notes généreuses ont alimenté ce compte rendu.

Vieillesse et solitude

::: Propos reproduits librement par Michel Tousignant

(Présentation de Maryse Soulières et discussion animée par le comité solidarité de l'APR-UQAM, le jeudi 26 avril 2018, au local du SPUQ. Cet événement a été sous la responsabilité de la Chaire de recherche sur le vieillissement et la diversité citoyenne de l'UQAM. Madame Soulières est la coordonnatrice de la chaire. La directrice, Michèle Charpentier, est venue clore la séance).

Cet événement fut un franc succès avec 21 personnes qui ont répondu à l'invitation et qui ont ensuite socialisé autour d'un lunch pour continuer les réflexions et les confidences.

La présentation rapportait les résultats d'une recherche sur le thème de la solitude auprès d'un échantillon de commodité de 43 personnes âgées de plus de 65 ans de la région de Montréal et habitant seules. La majorité était composée de femmes (32) et le revenu était moyen pour une moitié du groupe et modeste pour l'autre moitié. Près d'un quart était né à l'étranger.

La santé de ce groupe était assez bonne avec une majorité (65%) s'auto-évaluant en bonne santé. Un bémol, cependant, car les deux tiers avouaient également souffrir d'un problème de santé physique et près d'une sur cinq d'un problème de santé mentale.

Si certaines personnes habitent seules par choix alors que d'autres le font à cause des circonstances de la vie, le fait de vivre de façon indépendante n'est pas perçu comme un problème en soi. Vivre seul, c'est davantage de liberté et d'autonomie. Si au départ, on entretient des craintes, on finit par s'y faire et se plaire. Ainsi, cette femme d'origine africaine qui résumait sa situation dans ces mots: « De nature je suis solitaire même si je suis très attachée à la famille ».

Se retrouver avec un autre style de vie que celui auquel on était habitué durant la période parentale est tout de même un grand saut, un nœud important. Mais il y a des avantages certains. Les gens apprécient en particulier la sécurité dans un complexe mieux protégé de la rue et une localisation près des transports en commun.

La plupart, malgré des revenus réduits par la part des frais de location, sont fières de se débrouiller par elles-mêmes et elles hésitent à se diriger vers des services qu'elles considèrent comme un dernier recours.

Habiter seul est loin de signifier vivre comme un ermite. Il y a évidemment les enfants et les petits-enfants que l'on aime bien voir mais tout en conservant son espace d'intimité. La fratrie, de façon un peu inattendue dans cette enquête, occupe une place très importante dans la vie de retraité. Les amis sont également très présents et un seul suffit parfois pour satisfaire ses besoins de sociabilité.

Si seulement quatre personnes se considèrent comme un couple avec résidence séparée, l'amour, l'affection et le plaisir du contact physique continuent de nourrir les désirs et les fantasmes. La prudence tempère cependant les passions à ce stade de vie, les femmes ne voulant pas être réduites à servir de mère de remplacement et les hommes à des pourvoyeurs d'argent.

Il n'en demeure pas moins que la solitude et l'ennui sont appréhendés par moments. On la repousse en se rabattant sur la routine du quotidien, le ménage, les sorties et les activités pour briser la monotonie et se garder actifs. L'objet des activités est souvent secondaire par rapport au besoin de

voir du monde et d'échanger. Si on désespère vraiment, on bricole alors des moyens pour être en contact, comme ce monsieur fréquentant les commerces du centre-ville pour profiter de conversations avec les commis des étalages, qui par métier doivent nous vanter leurs produits.

En résumé, la personne vivant seule recherche un équilibre entre le besoin d'être avec soi-même et le désir de sentir la présence des autres ; elle cherche à conserver la juste distance entre ne pas envahir les autres et ne pas être envahie.

Si l'échange est au cœur de la vie des peuples, comme le rappelle l'anthropologue Marcel Mauss, la réciprocité est aussi une condition de base pour conserver son honneur et son orgueil chez les personnes âgées. On redoute de paraître dépendant et dans le cas où on reçoit des services, on veut renvoyer l'ascenseur par un don à notre mesure. Si fiston par exemple tond le gazon, on lui offre des petits plats délicieux en retour. Autre preuve que ces gens ne se laissent pas aller à la dérive dans leur trois pièces, c'est que la moitié de l'échantillon est engagée dans des activités de bénévolat.

On doit donc conclure que solitude n'est pas en soi une tare sociale. Il y en a qui s'y complaisent sans problème alors que l'ennui peut peser lourd dans la vie d'autres personnes qui n'ont pas vraiment choisi de vivre ainsi. Mais en général, l'ennui, si présent, vient par vagues, apparaît à l'occasion puis disparaît comme il est venu. Ainsi, une dame sauterait bien par-dessus le mois de juillet, qui lui rappelle trop le bonheur perdu des vacances familiales d'autrefois. On soupçonne aussi entre les lignes que le sentiment de solitude prend à l'occasion une dimension existentielle et évoque confusément la mort à venir. Mais l'abyme de la vie monotone (chœur : « crying and thinking is all that I do ») est en même temps un stimulant qui suscite des passions pour sortir de la torpeur : la photographie, la peinture, le bowling, le bingo. Il n'en demeure pas moins que celles et ceux qui sont mieux fortunés possèdent un éventail plus large de choix pour se permettre de petits plaisirs qui font basculer l'ennui. L'internet est aujourd'hui une source infinie de distractions pour les gens initiés... qui peuvent se payer l'abonnement.

Il y a des outils qui prolongent notre corps dans la vie sociale et qui s'incorporent à notre identité. Compter sur une voiture est une nécessité si on vit en banlieue pour demeurer en contact avec des proches vivant au loin. Le chien, le chat, les oiseaux peuvent répondre à notre besoin de présence et de dialogue. Notre collègue Serge Proulx nous rappelle comment notre corps se connecte à ces instruments électroniques qui nous renseignent sur combien de pas nous faisons chaque jour, sur la qualité de notre sommeil ou l'état de notre pression sanguine ... et qui seront les premiers à nous annoncer que nous avons rendu l'âme.

Activités de l'automne 2018

::: Par Calvin Veltman

Voici les activités culturelles prévues pour l'automne 2018. Une invitation formelle sera lancée environ deux semaines avant chaque activité.

JEUDI, 27 SEPTEMBRE 2018

10:00

EXCURSION DANS LES CANTONS DE L'EST



10:00 Visite de l'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac avec dégustation cidre et fromage

Prix : gratuit pour les membres, 10 \$ pour non-membres

12:00 Lunch : pizzeria Steforno, Orford (Cherry River)

14:00 Visite guidée par Jacques St-Pierre de la cathédrale naturelle d'Orford, <https://vimeo.com/1792829> : à pied, deux heures de marche



16:00 Retour à Montréal

JEUDI, 25 OCTOBRE 2018

11:00

RESPLENDISSANTES
ENLUMINURES. LIVRES
D'HEURES DU XIII^E AU
XVI^E SIÈCLE DANS LES
COLLECTIONS DU QUÉBEC.

LIVRES D'HEURES

conservés au Québec



Presses de l'Université du Québec

Sous la direction de
Brenda Dunn-Lardeau

11:00 Visite guidée avec
Brenda Dunn-Lardeau

Salle des Arts Graphiques du Musée des
beaux-arts de Montréal

Nombre de places : maximum de 20

Prix : gratuit (exceptionnellement),
entrée réservée aux groupes,
2075 Bishop

Lunch au restaurant Béatrice après la
visite.

JEUDI, 29 NOVEMBRE 2018

11:00

CONCERT BACH PASSIONNANT

Nareh
Arghamanyan
& Bach



NAREH ARGHAMANYAN & BACH

Nareh Arghamanyan, PIANO
Jean-Marie Zeitouni, CHEF D'ORCHESTRE

Lauréate du Premier Prix au Concours
musical international de Montréal en
carrière internationale. Avec la complicité
de Jean-Marie Zeitouni, elle retrouve le
public montréalais dans l'intimité de la série
I Concertini. Virtuosité et tendresse sont
mises en lumière dans ce programme tout
Bach qui allie plaisir et découverte.

Lieu : Salle Bourgie du Musée des
Beaux-Arts de Montréal

1339, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

Programme :

J.S. Bach, Ricercare a 6 en do mineur, tiré
de l'Offrande musicale

J.S. Bach, Concerto italien en fa majeur

J.S. Bach, Prélude et fugue en ré mineur

J.S. Bach, Concerto pour clavier en ré majeur

J.S. Bach, Chaconne, tiré de la Partita n°. 2
en ré mineur

Prix : 15 \$ membres APR-UQAM
prix non-membres (à venir)

Homage to Robert Lahaise (1935-2018)

... Par Marcel Rafie (avec la collaboration de Michel Allard)

Nous nous sommes connus dans les années 60 au Collège de Saint-Laurent. Il y enseignait l'histoire, moi la philo et la sociologie. Il passe au Collège Sainte-Marie en 1965 et nous nous retrouvons à l'UQAM naissante en 1969, pour rester proches jusqu'à nos retraites respectives et même après. C'est un vieux compagnon que j'ai perdu.



Robert a complété des études classiques au Collège Sainte-Marie, où il obtient un baccalauréat ès arts en 1956. Par la suite, il s'inscrit au département d'histoire de l'Université Laval, où il décroche en 1960 une licence ès lettres (histoire). De 1961 à 1969, il enseigne dans différents collèges classiques de la région de Montréal tout en complétant à l'Université Laval (1968) un diplôme d'études supérieures (histoire).

En collaboration avec Denis Héroux et Noël Vallerand, il publie en 1967 un manuel d'histoire de la Nouvelle-France (1524-1760). Ce manuel accompagné d'une série de diapositives (ce qui est une nouveauté pour l'époque) connaîtra 5 éditions. Il est suivi, en 1971, d'un second portant sur l'histoire du Québec sous le régime anglais (1760-1867), qui lui aussi connaîtra 5 éditions.

En 1969, Robert Lahaise compte parmi les professeurs fondateurs de l'Université du Québec à Montréal, où il enseigne au département d'histoire jusqu'à sa retraite en 1996.

Entre temps, il obtient en 1977 de l'Université Laval un doctorat en histoire (section arts et traditions populaires) et, en 1984 de l'Université de Montréal, un second doctorat mais cette fois en littérature.

On lui doit une vingtaine d'ouvrages historiques dont : *Les édifices conventuels du Vieux Montréal*, Montréal, HMH, Cahiers du Québec # 50, 1980, 600 p.; *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, 767 p.

Promoteur de la littérature québécoise en sciences

sociales et humaines, il dirige de 1966 à 1969 la collection les Cahiers du Sainte-Marie (18 titres), devenue de 1969 à 1970 les Cahiers de l'Université du Québec (8 titres). De 1971 à 2001, il prend la direction de la collection les Cahiers du Québec publiée aux Éditions Hurtubise-HMH (127 titres). Enfin il préside, en 2003 et 2004, aux éditions du Septentrion, la collection des Cahiers des Amériques (10 titres).

Je n'oublierai jamais ses trois passions, dont il m'entretenait souvent : l'histoire du Québec et l'édition bien sûr, mais aussi sa piété filiale. Il a consacré à son père, le psychiatre et écrivain Guy Delahaye, qui a été le psychiatre de Nelligan, un volume de 549 pages, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise-HMH, 1987. Ceux qui l'ont connu se rappelleront aussi son humour : souvent noir, toujours amène.

Homage to Samuel Pereg

... Par Louise Grenier, Marie Hazan et Isabelle Lasvergnas, pour le GÉPI



Nous avons l'immense tristesse de vous faire part du décès, le 3 mai dernier, de notre collègue et ami, Samuel Pereg. Psychanalyste reconnu et apprécié par ses collègues, étudiants, patients et amis, il fut marquant par sa liberté de pensée, sa vitalité, sa créativité et son indépendance vis-à-vis toutes formes

d'allégeances institutionnelles ou de doctrines. Déjà pionnier en tant que professeur au département de psychologie de l'UQAM dès 1970, il fut en 1988 un des membres fondateurs du Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires (GÉPI). Il avait connu l'exil et les ébranlements du monde à un âge précoce, il en parlait rarement, mais c'est dans cette mémoire intime de soi qu'il fondait son humanité. Nous n'oublierons pas non plus son sens de l'humour, son originalité et cette joyeuse ironie qui sans doute le protégeait d'une insupportable proximité et d'une tout aussi insupportable distance.

Mai 2018

Hommage à Marquita Riel

∴ Par Serge Proulx



Marquita,

Depuis trois ans, la maladie te pesait. Finalement, elle a eu le dernier mot. Mais il ne faudrait pas que cet événement triste nous fasse oublier combien ta vie a été remplie de joie, de plaisir et de passion.

J'ai eu la chance de te connaître au début des années 1970, au

moment où certains d'entre nous construisions ce qui allait devenir l'Université du Québec à Montréal. Nous avons été associés à la fondation du Département de communication de l'UQAM, qui a été lancé

officiellement en 1975.

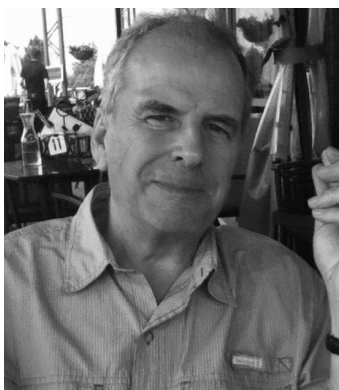
Ces moments d'intensité organisationnelle se sont prolongés dans une amitié forte pendant ces années d'exploration des contre-cultures québécoises. Nous nous sommes rendus ensemble à un moment jusqu'en Californie, au centre Esalen à *Big Sur* plus précisément, où nous avons pu fréquenter Gregory Bateson pendant un mois. Un penseur qui nous a marqués profondément pendant ces années de recherche utopique où nous cherchions à articuler le changement personnel et le changement sociopolitique.

Que de fêtes, que de rencontres, que de séminaires nous avons organisés ensemble ! À chaque occasion, ta verve, ta beauté, ta lumière rayonnaient. Tu étais toujours à l'écoute, toujours prête à venir en aide si le besoin s'en faisait sentir, prête à accompagner l'autre dans sa révélation à lui-même.

Le souvenir de toi reste là, bien vivant. Florence est avec nous et perpétue ta présence. Tu peux prendre le large maintenant.

25 mai 2018

Hommage à André Hade



Salut André,

Lorsqu'on t'a découvert ce dimanche 5 août, à proximité du lac à l'Ours et du chalet des Laurentides où, été comme hiver, tu aimais tant aller en famille, personne ne réalisait vraiment que ce nouveau fait divers tragique cachait en réalité le trou immense que tu laissais.

Après une formation en chimie à l'Université de Montréal et un stage postdoctoral à Strasbourg, tu as participé comme pionnier à l'élaboration et au développement du Département de chimie. Tu as été un pionnier, mais aussi un bâtisseur de l'UQAM. Trois fois, tu as assuré la direction du département ou aux instances de l'UQAM comme le Conseil d'administration. À l'interne, tu as été un des pionniers du développement des sciences de l'environnement. Et à l'international, tu as également représenté l'UQAM sur de nombreux dossiers, en n'hésitant pas à plusieurs reprises à « t'exiler » de longues périodes pour jouer à fond ce rôle de développeur.

Spécialiste de la chimie des eaux de surface et de la chimie de l'environnement, tu as su concilier tes

intérêts professionnels et tes intérêts personnels. Ton support scientifique auprès de groupes de citoyens désireux de protéger l'environnement a toujours été très apprécié. Ton livre grand-public sur les lacs (*Nos lacs : les connaître pour mieux les protéger*) paru pour la première fois en 2002 est toujours d'actualité et toujours très demandé.

Tu laisses le souvenir d'un exemple d'efficacité, de rigueur et de professionnalisme. Bon vivant et aimant les activités sociales, ton côté pince-sans-rire et ton humour tout à fait personnel déroutaient parfois ceux qui te connaissaient moins bien. Mais tu étais toujours prêt à aider ceux qui en avaient besoin, qu'il s'agisse de jeunes collègues, d'amis ou de simples citoyens. Oui, les discussions avec toi étaient parfois viriles, mais elles étaient toujours empreintes de respect et orientées vers la recherche de solution et de consensus.

Malgré tes nombreuses activités comme celles mentionnées ci-dessus, mais aussi les fréquents voyages en famille à l'étranger (voir en particulier ton récit dans le bulletin de l'APR-UQAM, *Pour la suite du monde*, numéro 73, de décembre 2017), la photographie, la lecture, le sport, la pêche ou le bricolage (ou quasiment l'artisanat de contracteur!), tu étais régulièrement présent aux activités de l'APR-UQAM et toujours partant pour participer à nos dîners mensuels des professeur-es retraités-es du Département de chimie.

André, tu vas nous manquer à toutes et à tous.

Tes collègues retraités-es du Département de chimie